LE DÉBAT SUR LE TEMPS PRÉSENT : ANALYSE DES COORDONNÉES CONCEPTUELLES DE LA CONTROVERSE POSTMODERNE

Gabriel Rockhill (Villanova University)

Au lieu d'intervenir dans *le débat sur la nature du temps présent en créant une nouvelle schématisation de notre âge, nous proposons ici une intervention* sur *ce débat en esquissant les coordonnées conceptuelles qui déterminent l'espace des possibles de la controverse. Il s'agit alors d'une réflexion sur la logique historique, sociale et normative qui structure le débat sur le temps présent, et plus particulièrement la controverse postmoderne. Loin pourtant d'être une simple analyse «externe», cette interrogation sur les paramètres conceptuels et pratiques qui déterminent d'avance la nature même des interventions dans le débat postmoderne est aussi l'occasion d'examiner de près des prises de position spécifiques, comme celles d'Alex Callinicos, Fredric Jameson, Jean-François Lyotard, Ihab Hassan, Jürgen Habermas, Richard Rorty et Gianni Vattimo.*

Qui dit *débat*, dit en principe *désaccord*, sinon *dissensus*. Il s'agit d'une discussion où chacun est censé avoir le droit d'exprimer son propre avis sans être obligé de s'accorder avec ses interlocuteurs. Cette conception commune des débats s'est vue remise en question, on le sait, par ce qu'il convient d'appeler l'approche dialectique. Celle-ci consiste à retrouver au sein même du désaccord un consensus caché. Sous la surface des apparences, les dialecticiens révèlent une réalité enfouie : la controverse est en effet fondée sur un ensemble de présupposés partagés constituant la condition *sine qua non* du désaccord. Les dialecticiens ont certainement eu raison de remettre en question l'image commune des débats qui est fondée sur une conception atomistique du monde social où la société se réduit à un ensemble de monades autonomes. Ce faisant, pourtant, ils risquent de se complaire dans une conception monolithique de la société où le tout remplace l'individu comme unité de référence —qu'il s'agisse d'un groupe spécifique ou de toute la société— et où le déterminisme mécanique prend le pas sur la liberté individuelle. En définitive, la notion de débat est ramenée ou bien à une série de prises de position personnelles ou bien à un ensemble d'idées communément partagées.

Dans l'étude qui suit, nous tenterons de rompre avec cette alternative, elle-même basée sur l'opposition entre la conception atomiste et la conception monolithique de la société. La notion de *coordonnées conceptuelles* nous sera d'un grand secours, car des coordonnées conceptuelles laissent une importante marge de manœuvre aux agents sociaux tout en régissant l'espace intellectuel dans lequel chaque prise de position se situe. Les coordonnées conceptuelles d'un débat ne s'exerçant pas de façon mécanique et rigoureusement déterministe, elles ne s'imposent pas non plus de manière homogène mais varient en fonction de l'itinéraire et de la position sociale de l'intervenant, ainsi que de sa propre représentation de la controverse. Elles sont aussi rattachées à toute une série d'autres facteurs économiques, politiques et sociologiques qui peuvent changer sensiblement la logique même du débat, facteurs qui dépassent malheureusement le cadre de la présente étude[1].

Afin de délimiter le vaste sujet qui est le nôtre et de garder un maximum de précision, nous avons pris la décision de nous concentrer sur les coordonnées conceptuelles de l'un des débats sur le temps présent : le débat postmoderne. Alors que nous ne souhaitons nullement limiter nos conclusions à ce seul débat, nous verrons qu'il s'est développé dans un univers symbolique qui lui est propre. Précisons, par ailleurs, que notre objectif ici ne sera pas d'*intervenir dans* ce débat en prenant une position sur ce que certains considèrent être l'ensemble des questions qui se donnent à penser à notre époque. Il s'agira bien plutôt d'*intervenir sur* le débat en esquissant les coordonnées conceptuelles qui régissent la controverse. La différence est de taille, car *intervenir dans* un débat, même dans le cas des tentatives d'innovation les plus poussées, c'est accepter le système discursif, conceptuel et pratique dans lequel il prend forme. À l'inverse, l'acte d'*intervenir sur* un débat engage précisément une prise de distance critique par rapport à l'espace des possibles produit par celui-ci. De fait, il s'agira ici de mettre en évidence la logique historique, sociale et normative du débat postmoderne. Dans le même temps, la critique de ces logiques sera rattachée à une mise en évidence de la logique pratique qui constitue la vérité sociale du débat. Autrement dit, il s'agira de montrer qu'un débat intellectuel n'est jamais qu'un débat intellectuel. Il ne suffit donc pas de réfuter ses principes générateurs, il faut aussi examiner son insertion, sur le plan pratique, dans le champ social.

Rappelons pour commencer l'étendue du débat postmoderne. Comme Alex Callinicos l'a souligné dans un brûlot contre le jargon de la postmodernité publié en 1989, le terme *postmodernisme* a connu un véritable « boom » théorique dans les années quatre-vingt[2]. Les trois domaines les plus concernés

furent la philosophie, l'esthétique et les sciences sociales (notamment la sociologie et, à moindre degré, l'histoire)[3]. Sans prétention à l'exhaustivité et sans nous attarder sur les détails, indiquons quelques-uns des auteurs qui ont le plus contribué à cette conceptualisation massive. Dans le domaine de la philosophie et de la théorie critique, il faut surtout signaler les recherches de Jürgen Habermas, Jean-François Lyotard, Richard Rorty, et Gianni Vattimo. En esthétique, notons le travail de Douglas Crimp, Arthur Danto, Umberto Eco, Hal Foster, Ihab Hassan, Andreas Huyssen, Charles Jencks, Rosalind Krauss, Charles Newman, Craig Owens, et Manfredo Tafuri. Quant à la sociologie et à l'histoire, nous renvoyons aux écrits de Perry Anderson, Jean Baudrillard, Alex Callinicos, Terry Eagleton, David Harvey, Fredric Jameson, Alain Touraine et Arthur Toynbee. Cette énumération est en elle-même un baromètre de l'important investissement intellectuel dans le débat postmoderne, investissement qui s'est manifesté dans nombre de publications spécialisées, recueils de textes, usuels, manuels, numéros spéciaux, colloques, tables rondes, conférences, cours, etc.[4].

Réduire le débat postmoderne à l'ubiquité d'un terme à la mode serait cependant une grave erreur. Car il est évident qu'il s'inscrit dans une controverse plus large sur la nature du temps présent. Rappelons à cet égard que le débat sur le postmodernisme a été anticipé par une réflexion importante sur ce que l'on appelle la société postindustrielle (Daniel Bell, Alain Touraine), le capitalisme tardif (Ernst Mandel) ou la société du spectacle (Guy Debord). Il s'agit de concepts qui visent, chacun à leur manière, à cerner certains traits de notre présent. Il en va de même pour les nombreux termes qui ont été introduits depuis les années cinquante pour décrire des phénomènes spécifiques à notre époque : l'ère du vide (Gilles Lipovetsky), le cybermonde (Paul Virilio), la modernité liquide (Zygmunt Bauman), la précession des simulacres (Jean Baudrillard), l'empire (Michael Hardt et Antonio Negri), le néo-structuralisme (Manfred Frank), la critique sui-référentielle de la raison (Jürgen Habermas), la fin de l'historicité (Gianni Vattimo), la fin de l'art ou la fin de l'histoire de l'art (Arthur Danto, Hans Belting), le degré zéro de l'écriture (Roland Barthes), le post-avant-gardisme (Peter Bürger), etc. Bien entendu, le débat sur le temps présent ne s'arrête pas là ; il s'étend à la notion même de modernité, voire à tout l'héritage intellectuel et culturel du monde occidental. Car les auteurs qui interviennent sur la question de l'actualité se voient presque toujours obligés de passer par une réflexion sur l'âge moderne afin de préciser son rapport à leur propre objet d'analyse : le monde contemporain. Étant donné que nous ne pouvons nous attarder ici sur les très longues analyses offertes par

chacun de ces auteurs, permettons-nous d'en tirer la conclusion limitée—et ce sans postuler d'équivalence aucune entre tous les concepts évoqués ici—que le débat postmoderne s'inscrit dans la lutte pour la définition du temps présent[5].

Ceci étant dit, force est de reconnaître que le mot *postmoderne*, comme ces voisins grammaticaux *postmodernisme* et *postmodernité*, est chargé d'un ensemble de dénotations et connotations propres à chaque communauté intellectuelle qui s'en sert, et que la décision de remplacer celles-ci par celles d'un autre terme constitue une opération symbolique importante[6]. Par ailleurs, il est évident que sur le plan social le concept de postmodernité a provoqué un débat plus vaste que les controverses suscitées par les termes cités plus haut (de l'ère du vide au post-avant-gardisme). Ainsi, s'il est vrai que le débat postmoderne s'inscrit dans une controverse plus large sur la nature du temps présent, il régit néanmoins un espace symbolique qui lui est propre. À cet égard, il est fort révélateur que le débat postmoderne soit surtout un phénomène anglophone et notamment américain[7]. Les quelques intellectuels européens qui occupent des positions importantes dans le débat, comme Lyotard et Habermas, font partie de l'intelligentsia internationale et ont des liens étroits avec la vie académique américaine. Il y a lieu de signaler, par ailleurs, des différences culturelles importantes dans la perception du phénomène postmoderne. Jean-Paul Brodeur constate, textes à l'appui, que « les chercheurs français trouvent souvent les éléments d'une méthodologie postmoderne chez les Anglo-saxons, les Allemands et les Italiens […] en même temps que les Anglo-saxons et les Allemands privilégient la pensée française lorsqu'ils recherchent l'origine du courant postmoderne »[8]. Cela veut dire que les référents du terme *postmoderne*, et donc le débat lui-même, varient passablement selon le contexte culturel. En outre, la controverse postmoderne a été le plus souvent enracinée dans ce que l'on pourrait appeler par commodité des communautés avant-gardistes, qu'il s'agisse de ce que Louis Pinto nomme l'avant-garde intellectuelle, du milieu artistique new-yorkais, ou d'une forme de sociologie de grand public fortement imprégnée de tendances néo-marxistes (Anderson, Baudrillard, Callinicos, Eagleton, Harvey, Jameson, etc.). L'inscription en ces lieux sociaux a contribué à la production d'un univers symbolique spécifique, où le terme *postmoderne* revêt généralement des connotations avant-gardistes, internationalistes et progressistes.

La conclusion d'Alex Callinicos est relativement éclairante à cet égard : « La postmodernité […] n'est qu'une construction théorique qui n'a d'intérêt principalement qu'en tant que symptôme de l'état d'esprit actuel de l'intelligentsia occidentale »[9]. Il a raison de souligner le fait que le concept de

postmodernisme est dépourvu de contenu précis, ne renvoyant ni à un ensemble spécifique de pratiques artistiques, ni aux modes de pensée caractéristiques de notre époque, ni aux horizons définitifs d'une période culturelle ou sociale. Et s'il n'a pas de sens précis, se prêtant ainsi à équivoque, ce n'est point—comme le prétendent certains de ses thuriféraires— parce qu'il témoigne lui-même de l'instabilité de l'âge postmoderne[10]. Mais ce n'est pas non plus, comme le suggère Callinicos, parce qu'il est tout simplement un terme vague que l'on devrait remplacer par un terme plus précis tel que *modernité*. La notion de postmodernisme reste floue précisément parce qu'elle est à la fois une des conditions et un des résultats de la lutte pour la définition de notre actualité. Comme *modernité*, c'est un concept en lutte constituant un point stratégique dans la bataille pour la définition du temps présent. Il est donc regrettable que l'analyse de Callinicos s'expose à l'erreur de distance herméneutique. En affirmant que le terme *modernité* est doté d'un sens précis qui a l'avantage, contrairement à celui de postmodernité, d'éclairer la situation contemporaine, il se retient devant le saut pragmatiste qui consiste à voir dans des notions historiques de ce genre des concepts en lutte tiraillés entre des usages divergents et sans noyau dur sur le plan sémantique. Son argument principal consiste à récuser la coupure postmoderne en l'intégrant au sein d'un mouvement historique dont la cohérence conceptuelle serait plus manifeste[11]. Là où le postmodernisme prête à équivoque, le modernisme se laisse conceptualiser par une série de traits caractéristiques que Callinicos emprunte à Eugene Lunn : *i*) réflexivité et conscience de soi esthétique *ii*) simultanéité, juxtaposition ou montage *iii*) paradoxe, ambiguïté et incertitude *iv*) déshumanisation et la mort du sujet[12]. Il y a pourtant lieu de se demander s'il ne s'appuie pas sur un certain effet d'institutionnalisation de la culture. Car si la modernité culturelle et intellectuelle présente une cohérence qui fait défaut à la postmodernité, c'est en partie parce qu'elle a été depuis longtemps institutionnalisée et formatée par des filtres historiques. Autrement dit, bien que le passé paraisse plus cohérent que le présent, il ne l'était pas forcément au moment de son déroulement. Il est d'ailleurs source d'erreur de prendre le passé pour modèle, comme s'il était l'état normal vers lequel tendent naturellement les mouvements aberrants du présent. Le tri qui est fait parmi la pluralité des pratiques et des théories, suivi par la mise en archive structurée de tout ce qui est retenu, conduit à l'effacement de régions très importantes de l'espace historique. Une des fonctions majeures de concepts historiques comme la modernité —et cela est déjà en cours pour la postmodernité— c'est précisément d'aménager nos archives

culturelles et intellectuelles en distinguant entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas dans la dimension horizontale de l'histoire[13].

La prise de position de Callinicos, qui vise à réintégrer la postmodernité au sein de la modernité, ne manque pas de sympathisants. Elle relève d'une logique historique qui oppose la continuité à la discontinuité du temps historique. Les partisans de chacune des deux positions prélèvent des preuves sur la pluralité de faits et en trouvent toujours assez pour soutenir leurs positions respectives. Chaque camp présente ainsi une image du temps présent, et les meilleurs représentants de ces camps sont toujours à même de récupérer les arguments de leurs adversaires par des procédés divers qu'il faudrait un jour recenser[14]. La diversité des développements intellectuels et culturels à un moment donné de l'histoire, ainsi que les différentes strates des activités et la diversité des agencements historiques dans lesquels elles peuvent être saisies, permettent une volée quasi-infinie de preuves et de contre-preuves.

Si rien ne permet de trancher définitivement dans le débat sur la continuité historique et si les meilleurs représentants de chaque camp sont à même de dresser des explications sans faille apparente, c'est en toute rigueur parce que le débat lui-même s'ordonne autour d'une conception géologique du temps historique. Les partisans des deux camps ne prennent en compte que la seule dimension verticale de la chronologie historique, un fil conducteur unique qui est continu ou rompu. Parfois ils divisent le passé en autant de séries distinctes (l'art, la littérature, la philosophie, la société, l'industrie, l'économie, etc.), mais ils finissent le plus souvent par mobiliser les mêmes principes de l'histoire verticale pour chacune des séries. Les diagnostics dramatiques qu'une telle approche est apte à produire (de *la naissance de la littérature* à *la mort de l'art*, du *retour du sujet* à *la renaissance de la philosophie*…) dépendent de concepts qui se vident de tout sens précis à force d'essayer de résumer toute l'activité culturelle et intellectuelle d'un moment historique. La solution la plus répandue face à cette difficulté consiste à diviser l'histoire verticale en deux dimensions en distinguant par exemple les modernes de ceux qui restent décalés par rapport à leur époque. Or, il est évident qu'un tel parti pris ne rompt nullement avec la logique historique de fond, car il ne fait que ramener la complexité de l'espace historique à deux ou à plusieurs fils conducteurs chronologiques au lieu d'un seul.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'étendue de la dimension horizontale de l'histoire est déjà visible dans les nombreuses prises de position qui dynamisent le débat sur la continuité historique. Sans chercher à donner une vue d'ensemble ni à résumer en quelques lignes des études volumineuses,

signalons quelques-unes des interventions survenues dans le débat pour donner une idée de son étendue et de la quantité d'inflexions personnelles qui l'animent. D'abord du côté de ceux qui rejettent la notion d'une rupture postmoderne, Callinicos tient par exemple à interpréter les phénomènes dits postmodernes comme le prolongement de la modernité, qu'il date aux environs de la révolution industrielle. Il ne cache pas les enjeux politiques de son analyse, car l'affirmation de l'existence d'une époque postmoderne s'apparente le plus souvent selon lui à l'abandon de la révolution socialiste, alors qu'il en va tout autrement pour sa propre position[15]. Les recherches d'Anthony Giddens dans *The Consequences of Modernity* (1990) se trouvent aussi être fondées sur l'idée que la plupart des composantes de ce que l'on appelle « postmodernisme » ne sont en effet que des éléments de notre modernité. Mais si la société postmoderne n'est pas encore à l'ordre du jour selon lui, il existe cependant quelques traces d'un dépassement ou d'une radicalisation des institutions modernes. Celles-ci ont vu le jour il y a trois ou quatre siècles et témoignent pour l'instant de la seule véritable discontinuité historique des temps modernes. La notion de postmodernisme n'aurait un sens pour Giddens que dans le domaine de l'art, lorsqu'il s'agit de la réflexion esthétique sur la nature de la modernité. Robert Pippen récuse pour sa part l'idée d'une nouveauté postmoderne dans le domaine de la philosophie. Là où de nombreux historiens des idées se servent de la catégorie de postmodernité philosophique, il soutient que les nouvelles positions intellectuelles ne dépassent pas les premières critiques de la modernité et le programme dialectique que Hegel a proposé sous forme de réponse[16]. Jacques Rancière se sert d'un argument sensiblement voisin dans le domaine de l'esthétique : « certains voudraient voir là [dans le mélange entre l'art et la vie ordinaire] la marque d'une rupture radicale dont le nom propre serait postmodernité. Mais ces notions de modernité et de postmodernité projettent abusivement dans la succession des temps les éléments antagoniques dont la tension anime tout le régime esthétique de l'art. Celui-ci a toujours vécu de la tension des contraires. L'autonomie de l'expérience esthétique qui fonde l'idée de l'Art comme réalité autonome s'y accompagne de la suppression de tout critère pragmatique séparant le domaine de l'art et celui du non-art, la solitude de l'œuvre et les formes de la vie collective. Il n'y a pas de rupture postmoderne »[17]. Dans tous les cas cités, l'époque actuelle est thématisée, par le biais d'inflexions personnelles spécifiques à chacun des auteurs, comme le prolongement d'une situation esthétique, sociale ou philosophique remontant à « l'âge moderne ».

Du côté des partisans de la discontinuité, les débats s'enchaînent à l'infini, surtout en ce qui concerne la date décisive censée distinguer la postmodernité de la modernité. Alors qu'Ernest Mandel propose l'année 1945 pour l'émergence du capitalisme tardif, Jean-François Lyotard préfère, dans *La condition postmoderne*, la fin des années cinquante lorsqu'il s'agit de délimiter rigoureusement l'âge postindustriel et la mutation contemporaine du savoir scientifique et narratif. Fredric Jameson et Perry Anderson situent l'arrivée de l'âge postmoderne au début des années soixante-dix, une datation partagée par David Harvey[18]. La thèse de Charles Jencks est proche de celle de Jameson, mais il prétend identifier le passage du modernisme au postmodernisme avec une risible précision : « L'Architecture Moderne est morte à St. Louis, Missouri le 15 juillet 1972 à 15h32 (ou à peu près) lorsque l'infâme projet Pruitt-Igoe, ou plutôt quelques-uns de ses blocs, ont reçu leur coup de grâce final par dynamite. »[19] En ce qui concerne le domaine intellectuel, certains auteurs, tels que Jürgen Habermas, Alain Touraine ou Gianni Vattimo, remontent jusqu'au XIXe siècle et découvrent dans les écrits de Nietzsche le point de départ d'un versant très important de la pensée contemporaine[20]. Slavoj Žižek prend le parti inverse en affirmant que la tension signalée par Habermas entre modernisme et postmodernisme est immanente à la modernité depuis sa naissance. Ceci lui permet d'affirmer que c'est Habermas lui-même le véritable penseur postmoderne dans la mesure où il reconnaît des conditions positives d'émancipation dans certaines formes d'aliénation relevées par la première génération de l'École de Francfort (les vrais modernistes)[21].

La controverse portant sur la périodisation de la postmodernité rejoint le débat concernant ses propriétés essentielles. Comme pour la question de la datation, il existe un large éventail de positions sur le sujet, à quoi s'ajoutent d'autres positions implicites apparaissant en filigrane dans le champ intellectuel contemporain. Contentons-nous de n'en relever que quelques indices. L'article d'Ihab Hassan intitulé « Toward a Concept of Postmodernism » a fait date lorsqu'il a été publié pour la première fois en 1982[22]. Après avoir averti le lecteur de quelques problèmes d'ordre général concernant la conceptualisation du postmodernisme, Hassan y affirme que l'on devrait malgré tout donner libre cours au désir de notre imagination intellectuelle d'appréhender « notre présence historique dans des constructions noétiques qui nous révèlent notre être »[23]. D'où le tableau qu'il a dressé détaillant une trentaine de différences majeures entre le postmodernisme et le modernisme. Parmi les concepts-clés de celui-ci on trouve : romanticisme/symbolisme, forme, objectif, dessin, hiérarchie, maîtrise/logos, objet d'art/œuvre achevée, distance, créa-

tion/totalisation, synthèse, présence, etc. Chacun de ces concepts renvoie à un pendant postmoderne : pataphysique/dadaïsme, antiforme, jeu, hasard, anarchie, fatigue/silence, procès/performance/happening, participation, décréation/ déconstruction, antithèse, absence, etc. Hassan insiste aussitôt sur l'ambiguïté de cette dichotomie et sur la nécessité d'une approche dialectique afin d'éviter un schéma bipartite rigide. Mais cette rhétorique proprement postmoderne ne le conduit pas à récuser la distinction générale entre les deux concepts, et il introduit la notion d'*indetermanence* pour cerner l'essentiel de la rupture postmoderne. Ce néologisme, obtenu par fusion typographique entre indétermination (*indeterminacy*) et immanence (*immanence*), met en évidence les deux traits fondamentaux du postmodernisme tout en manifestant lui-même l'esprit de jeu postmoderne.

Le schéma d'Hassan s'est vite imposé comme référence. David Harvey et Charles Jencks s'en sont servis comme point de départ à leurs propres conceptualisations du postmodernisme. Chacun y apporte une inflexion personnelle en rapport avec les paramètres de leurs propres systèmes d'analyse, mais la parenté intellectuelle est évidente[24]. Il est intéressant de noter, par exemple, que Jencks tient à différencier son étude de celle d'Hassan en insistant sur une distinction entre le postmodernisme et le modernisme tardif, distinction qui manque selon lui chez un très grand nombre de théoriciens du postmoderne[25]. Tandis que le modernisme tardif est encore dévoué à la tradition du nouveau, le postmodernisme se caractérise par l'abandon définitif de l'idéologie de l'innovation, et il maintient ainsi un rapport plus complexe au passé. Aux yeux de Jencks, une telle distinction n'équivaut pas à un simple changement de vocabulaire, mais se fonde sur ce qui semble être une distinction d'essence ayant pour fonction de remodeler toutes les catégories d'analyse : « Appeler un moderniste-tardif un postmoderniste équivaut à appeler un protestant un catholique parce qu'ils pratiquent tous les deux la religion chrétienne. Ou c'est critiquer un âne pour être un mauvais type de cheval »[26].

Au cours de la même année où Hassan publie son essai sur le concept de postmodernisme, Fredric Jameson propose une réflexion sur le même sujet dans une conférence qui sera remaniée et publiée en 1998 dans *The Cultural Turn*. Sur le plan formel, les points de ressemblance ne manquent pas. Ils posent tous deux une série de concepts parallèles où chaque notion moderne a son pendant postmoderne, et la catégorie historique de l'avant-garde joue un rôle majeur dans la médiation entre le modernisme et le postmodernisme. Pour Hassan, le postmodernisme partage avec les mouvements avant-gardistes du début du siècle une irrévérence et une pulsion anarchique. Mais son accueil du

kitsch et de la culture de masse lui a plutôt valu l'étiquette de néo-avant-garde. Jameson raconte pour sa part une histoire rythmée de moments d'action et de réaction où l'avant-garde moderniste subit une récupération par les institutions mêmes contre lesquelles elle s'était érigée. Le postmodernisme trouve son unité justement dans son opposition, depuis les années soixante, à une telle institutionnalisation du modernisme. Si, à la différence de Hassan, Jameson ne dresse pas de tableau bipartite, son étude reste gouvernée par une série d'oppositions. D'un côté, le modernisme se caractérise par la parodie, la distinction entre l'art intellectuel et la culture de masse, la séparation des disciplines et des genres de discours, une vision globale de l'espace, la croyance en la possibilité d'un art engagé, l'individualisme et l'historicisme. Le postmodernisme témoigne d'un ensemble de concepts parallèles qui sont pour la plupart opposés à ceux de la modernité : le pastiche, le dépassement de la distinction entre la culture des élites et le divertissement des masses, l'émergence de « la théorie » interdisciplinaire qui brouille la distinction des genres, une vision aplatie de « l'hyperespace », la mise en question de l'art engagé, la mort du sujet et l'amnésie historique.

Pour prendre un autre exemple, Andreas Huyssen propose, dans *After the Great Divide*, une analyse de la postmodernité qui s'adosse au travail de Theodor Adorno sur la modernité et aux recherches de Peter Bürger sur l'avant-garde. À ses yeux, la postmodernité est un renouvellement de l'élan critique de l'avant-garde européenne du début du XXe siècle, qui s'en était pris aux institutions de l'art moderne et à la division entre l'art des élites et la culture des masses. Elle voit le jour aux États-Unis dans les années soixante et soixante-dix —sans constituer une rupture nette— parce que c'est à ce moment-là que l'institutionnalisation de l'art américain a atteint son comble. Dans une première phase, les artistes postmodernes ont renoués avec la tradition de contestation et de rupture de l'avant-garde européenne. Ils se sont attaqués à l'*establishment* et étaient, comme les avant-gardistes européens, optimistes à l'égard du potentiel de la technologie moderne. Ils ont aussi essayé de valoriser la culture populaire et de remettre en question l'art des élites. Sur tous ces points, la postmodernité s'est présentée comme un renouvellement américain de l'avant-garde européenne. Mais à partir des années soixante-dix, cet esprit contestataire s'est amoindri et la postmodernité est finalement identifiée par Huyssen au dernier jeu de l'avant-garde.

Dans les milieux philosophiques, on trouve une description de la postmodernité comme décadence de la modernité et dégénérescence des métarécits dont celle-ci se sert pour légitimer son projet historique. Jürgen Haber-

mas, par exemple, s'appuie sur les analyses de Max Weber pour montrer que la modernité culturelle se caractérise par la désagrégation de la raison substantive de la religion en trois sphères autonomes : la science, la moralité et l'art. Le projet des Lumières consistait à développer pleinement chacune des trois formes de rationalités (cognitive-instrumentale, morale-pratique, esthétique-expressive) afin d'établir —pour l'enrichissement de la vie sociale— une science objective, une moralité universelle et un art autonome. La mise en question d'un tel projet et l'abandon de l'optimisme des philosophes résument l'essentiel de la postmodernité[27]. Sans faire état de la dimension normative du récit historique proposé par Habermas, qui consiste notamment à renouer avec le projet de la modernité contre les nombreuses formes de conservatisme contemporain, force est de constater qu'il existe une indéniable proximité entre sa description historique et le bilan dressé par Jean-François Lyotard. Il serait sans doute excessif de suivre Gianni Vattimo en tirant la conclusion qu'ils partagent « la même description de la post-modernité et ne divergent que dans leur appréciation du phénomène »[28]. Mais il est évident que Lyotard accorde une place importante au déclin des grands récits de la modernité et à l'éclatement du projet des Lumières dans ce qu'il propose d'appeler « la condition postmoderne ». L'entente partielle entre Habermas et Lyotard, deux maîtres à penser souvent opposés sur la question de la postmodernité, s'étend d'ailleurs aux positions critiques ébauchées par Richard Rorty et Gianni Vattimo. Ceux-ci ont beau fournir une autre appréciation de l'âge postmoderne, ils acceptent à quelques nuances près le rapprochement entre la postmodernité et la déchéance des grands récits de l'histoire. Pour y voir plus clair, il convient de nous rapporter à la dimension normative du débat, que nous ne pouvons distinguer de la dimension descriptive que pour des raisons heuristiques. Ceci nous permettra d'ailleurs de relever une dernière antinomie à l'œuvre dans le débat postmoderne.

L'antinomie entre les partisans et les adversaires de la postmodernité repose en grande partie sur l'identification à un héritage intellectuel lié à deux noms propres. Là où les disciples d'Habermas déplorent le déclin du projet moderne, les partisans de la pensée de Lyotard célèbrent la lente désagrégation de la métaphysique platonico-chrétienne. Ainsi la pluie récurrente de critiques et de ripostes trouve-t-elle son explication. Pour les défenseurs de la postmodernité, les Habermassiens souffrent d'une hibernation prolongée par le songe séduisant de la modernité et des grands récits. Ils ne se sont pas encore éveillés à la réalité brute de l'hétérogénéité des jeux de langage (ou des régimes de phrase), qui empêche à tout jamais l'établissement d'une communauté de

transparence communicationnelle ou d'un métarécit capable d'unifier la totalité de l'histoire. Preuve en est d'ailleurs leur propre incapacité à entendre le fond des critiques qui leur sont adressées, et à reconnaître que leur surdité, causée par les idéaux d'antan, reproduit la même violence discursive —en excluant toute voix contestataire— qu'ils prétendent dépasser. À l'inverse, les opposants à la postmodernité estiment que Lyotard et ses défenseurs ont perdu ou conjuré tout point d'attache d'où il serait possible d'entreprendre une critique sociale sérieuse. Si tout n'est qu'illusion et fiction, on sombre dans un monde où il n'y a plus aucune distinction entre la science et l'idéologie, le vrai et le faux, la philosophie et la littérature. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles les postmodernes sont incapables de formuler des critiques pertinentes du projet de la modernité ou d'y opposer des alternatives cohérentes. Malgré l'évocation d'une volonté de puissance dionysiaque et iconoclaste, ils finissent par tomber dans un conservatisme d'autant plus dangereux qu'il est méconnu.

On ne saurait surestimer l'importance de positions-types dans ce débat. Au lieu de donner raison aux spécialistes et de chercher à reconstituer les véritables positions cachées derrière de tels stéréotypes, il faut plutôt essayer de faire état de la circulation sociale des idées à tous les niveaux. Entendons-nous bien sur ce point délicat. Il n'est pas question d'abandonner les recherches méticuleuses qui visent à démanteler les vulgarisations communes et à cerner au plus près les prises de position d'un auteur ou d'un groupe. Mais il faut tout aussi bien pouvoir faire état des synthèses toutes faites qui circulent dans l'espace public. Les spécialistes peuvent déplorer cette situation tant qu'ils le voudront (c'est leur vocation, et ils ne font qu'obéir à la logique sociale qui les définit), il n'en reste pas moins que la vulgate simplificatrice des idées philosophiques a souvent une portée plus importante que l'idiolecte des professionnels.

Les deux positions-types identifiées aux noms propres d'Habermas et de Lyotard ont attiré un grand nombre de sympatisants, provoquant de nombreuses précisions d'un côté comme de l'autre, sans évoquer toutes les interventions dans les micro-débats internes. Mais l'opposition frontale entre ces deux positions a aussi donné naissance à plusieurs tentatives pour frayer une troisième voie échappant aux deux extrêmes. Richard Rorty croit par exemple que la tentative habermassienne d'établir un critère universel de légitimation n'est ni nécessaire ni particulièrement utile, mais il souhaite renouer avec le projet de reconstruction sociale proposé par Dewey et rejeté implicitement par Lyotard et Foucault[29]. Il affirme donc, contre Habermas, que la critique sociale

n'a jamais de point d'appui universel et anhistorique. En même temps, il fait appel à des points d'attache socioculturels afin de pouvoir fournir des arguments théoriques en faveur de certaines décisions pratiques visant l'émancipation sociale abandonnée à ses yeux par les penseurs français. Là où Rorty préconise un pragmatisme ethnocentrique qui s'approprie quelques acquis des deux camps, Gianni Vattimo s'acharne pour sa part à contourner ce qu'il voit comme le présupposé commun à Habermas, Lyotard et Rorty. Il rejette la notion lyotardienne d'un dépassement absolu de la modernité aussi bien que l'idée habermassienne d'un prolongement du métarécit moderne afin d'assurer une fondation pour l'idéal humaniste d'émancipation. Au lieu de se fier au projet de Rorty, il s'en prend à la forme de rationalité qui cherche le consensus sur des bases empiriques et pragmatiques, et se demande si Rorty n'a pas besoin malgré tout de s'adosser à un métarécit de l'histoire de la communauté « empirique ». Si la reconstitution de la philosophie moderne entreprise dans *Philosophy and the Mirror of Nature* a pour fonction de prendre acte d'une erreur (la théorie de la connaissance comme reflet du monde), les points d'attache socioculturels dont Rorty se sert pour mettre en lumière celle-ci s'inscrivent eux-mêmes dans une histoire de notre appartenance socioculturelle. En outre, Rorty partage avec Habermas et Lyotard la fausse conception de la métaphysique comme une simple opinion erronée dont il faut se débarrasser. En fin de compte, Vattimo retrouve chez chacun de ces auteurs des formes d'historicisme proprement métaphysique dans la mesure où ils pensent la fin de l'histoire à partir de concepts modernes : linéarité, prolongation, rédemption, dépassement, renversement, fondation, adéquation, etc. À ses yeux, aucun de ces trois penseurs n'est à même de cerner rigoureusement l'histoire de la fin de l'histoire, à savoir l'histoire de la fin de la conception métaphysique de la fin de l'histoire. Sans commettre l'erreur qui consisterait selon lui à proposer une histoire plus adéquate ou mieux fondée de la culture postmoderne, Vattimo nous conseille de revenir à Nietzsche et à Heidegger afin de penser l'expérience postmoderne de la temporalité comme *Verwindung* et l'expérience postmoderne de la pensée comme *Andenken*. Au lieu d'interpréter le postmoderne en s'appuyant sur des concepts modernes ou métaphysiques, il faut tenter de le penser dans un rapport *verwindend* avec le moderne, « rapport qui accepte et reprend le moderne, en en portant les traces en lui-même, comme d'une maladie dont nous serions encore les convalescents, et qui le prolonge, mais en le soumettant à une distorsion »[30]. En définitive, il n'y a ni sortie absolue de la modernité, ni simple continuation de la métaphysique, car la pensée postmoderne reste dans un rapport « remémorant-monumental » avec

le passé : « L'*Andenken* est précisément *Verwindung* : reprise qui repousse les prétentions des *archai* métaphysiques à l'absolu, sans pour autant avoir la possibilité de leur opposer un autre absolu, mais seulement une sorte de "fête du souvenir", pour reprendre l'expression de Nietzsche, qui rend bien l'attitude *andenkend* de Heidegger »[31]. La voie de la guérison est obstruée, et il ne reste que la piste d'une pensée pieuse qui prend pour thème une philosophie paradoxale de l'histoire de la fin de l'historicisme.

Il faut résister au réflexe socio-intellectuel qui nous invite à rechercher le présupposé commun aux projets de Habermas, Lyotard, Rorty et Vattimo afin de l'écarter et trouver enfin la réponse définitive à la question « Qu'est-ce que le postmoderne ? ». Au lieu de céder à l'idée selon laquelle il existerait une réalité historique masquée par les présupposés du débat sur le postmodernisme, ou de nous fier à la thèse selon laquelle la représentation historique se serait finalement libérée du concept de réalité, il convient de dresser un bilan du dispositif relationnel qui gouverne le débat postmoderne et qui détermine d'ores et déjà un grand nombre d'interventions futures. Car tout l'éventail de positions que nous venons d'esquisser ne s'explique ni en termes d'histoire objective (la pluralité de faits réels), ni en termes d'histoire subjective (la diversité de projets personnels). Il est du reste évident qu'aucun fait objectif n'est à même de résoudre la controverse, et que pour autant, celle-ci ne peut être dénouée par une prise de position subjective. Il importe alors de faire état de la distribution du champ théorique actuel et des différentes stratégies déployées dans la lutte pour la définition du présent. Il faut mettre en lumière le réseau de relations entre les diverses prises de position et faire apparaître quelques-unes des conditions immanentes au débat.

La notion de *coordonnées conceptuelles* s'avérera un outil important dans une telle entreprise. Les coordonnées conceptuelles ne doivent pas être confondues avec une idéologie dominante ou une série d'idées toutes faites. Elles ne déterminent pas rigoureusement les partis pris des intervenants mais laissent une marge de manœuvre importante. Loin de transcender le monde social comme autant de lois incontournables, elles sont immanentes à des pratiques intellectuelles, elles-mêmes ancrées dans un espace socio-historique spécifique. À proprement parler, les catégories de perception produites par de telles coordonnées ne sont pas fausses. Elles ont elles-mêmes été légitimées par une communauté historique et par un ensemble de pratiques sociales. Il serait donc erroné de penser échapper à leur hégémonie en faisant appel à des faits positifs, car ceux-ci dépendent eux-mêmes —il faut le rappeler— d'un processus de légitimation socio-historique. Il n'y a pas d'un côté des coordon-

nées idéologiques obscurcissant la réalité, et de l'autre des vérités à l'état brut. En effet, la lutte entre la réalité et l'illusion, le vrai et le faux, la science et l'idéologie, est une lutte qui relève elle-même d'un ensemble de coordonnées conceptuelles (coordonnées qui ne sont d'ailleurs pas étrangères à celles qui gouvernent le débat postmoderne). Il n'est donc nullement question ici de faire accepter une nouvelle vérité sur la postmodernité ou de nous réjouir du nombre quasi-infini d'interprétations du postmoderne. Il s'agit depuis le début de proposer une logique alternative de l'action historique dans laquelle la question de la vérité sur le postmodernisme ne se poserait pas, ou au moins pas de la même manière.

Par commodité, nous nous sommes bornés ci-dessus à l'examen de trois séries de coordonnées conceptuelles. La première est celle qui donne naissance à l'antinomie entre la continuité et la discontinuité. Les spécialistes des deux camps ont beau fournir des arguments contraires, ils mobilisent la même conception verticale de l'histoire. Car il ne peut y avoir de continuité ou de discontinuité que si la totalité de l'espace historique se rassemble dans une série chronologique continue ou discontinue. La compression de l'espace historique exclut d'entrée de jeu la dimension horizontale de l'histoire, à savoir la pluralité d'événements partageant le même créneau chronologique. Parmi les diverses tentatives pour aménager ce problème de réduction de l'espace historique, il faut mentionner le paradigme dualiste qui distingue deux fils historiques : l'avant-garde et l'arrière-garde, la métaphysique et la différence, les dominants et les prétendants, etc. Mais on ne fait ainsi que redistribuer l'espace historique dans deux séries chronologiques obéissant chacune aux schémas de l'histoire verticale. Une telle conception de l'histoire fait oublier l'aspect essentiellement relationnel de l'espace historique au nom de la gigantomachie de quelques concepts monolithiques. Elle exclut aussi l'analyse stratigraphique de l'histoire en faisant comme si chaque série était foncièrement uniforme et sans variations internes.

La deuxième série de coordonnées est moins apte à produire une antinomie centrale telle que celle qui ordonne le débat sur la continuité historique. Elle organise un champ de réflexion axé sur les différences essentielles entre le postmodernisme et d'autres catégories historiques, culturelles, intellectuelles ou sociales. Chaque intervenant est ainsi amené à chercher la nature de cette différence en s'efforçant de cerner le sens exact de la postmodernité. D'où la notion d'*indetermanence* chez Hassan, la distinction maintenue par Jencks entre le modernisme tardif et le postmodernisme, la logique culturelle détaillée par Jameson, l'analyse de la désagrégation du projet moderne proposée par

Habermas, l'étude lyotardienne de la fin des métarécits, l'investigation de Rorty sur la désagrégation de la théorie de la connaissance comme reflet du monde, et la réflexion proposée par Vattimo sur la fin non-moderniste de la conception moderniste de l'histoire. Bien qu'il n'y ait peut-être aucun dénominateur commun à tous ces points de vue, il s'agit dans tous les cas d'identifier les caractéristiques fondamentales du postmoderne. Entendons-nous bien sur ce point, car il peut y avoir des variantes fort différentes. Peu importe que la nature du postmoderne soit identifiée à l'anti-essentialisme, à l'ambiguïté du langage, à la fin de la vérité absolue ou à l'indétermination sémantique, car il s'agit là d'autant de qualités discriminantes qui définissent la spécificité de la postmodernité et qui la distinguent, par exemple, de la modernité ou de la métaphysique. Autrement dit, il n'est pas question d'une définition communément partagée du postmodernisme, mais plutôt d'une logique pratique immanente au débat, une logique qui oriente les interrogations vers une description des traits caractéristiques du postmoderne, quels qu'ils soient (« le postmodernisme égale *x* »). C'est cette logique qui donne naissance non seulement aux querelles sur les traits fondamentaux du postmodernisme, mais aussi aux controverses interminables sur l'appartenance ou la non-appartenance de tel ou tel phénomène à la postmodernité. Cette même logique est aussi à l'œuvre dans la position qui consiste à affirmer que chaque définition de la postmodernité n'est qu'une description fictive parmi d'autres. Pour ceux qui revendiquent cette position, comme pour ceux qui se rapprochent d'une conception réaliste de l'histoire, il est question d'une catégorie historique à définir ou à décrire et non pas d'un concept en lutte. Ajoutons enfin que nous avons affaire ici à une conception monolithique et totalisante du monde social qui ne fait nullement état des différentes strates de la société ou du dynamisme social. Le postmoderne est une catégorie qui fonctionne en bloc comme si la totalité de la société—ou la totalité d'une sous-catégorie de la société comme le monde intellectuel ou le milieu artistique—pouvait se résumer dans un seul concept. Certes, on délimite parfois une région plus précise de la société, mais la stratégie conceptuelle reste toujours la même. Il s'agit de ramener toutes les strates d'une région sociale et toutes les relations dynamiques de celles-ci à un seul concept synthétique en faisant une *ontologie sociale*, c'est-à-dire une analyse de l'être même de la société. Inévitablement, une telle approche conduit à des procédures d'abstraction et de généralisation rendant plus ou moins méconnaissables les pratiques concrètes qu'elle est censée décrire.

Le troisième ensemble de coordonnées va en quelque sorte de pair avec le précédent dans la mesure où elles sollicitent et organisent des apprécia-

tions des phénomènes dotés de la qualification *postmodernes*. L'antinomie personnifiée par la controverse entre Habermas et Lyotard a exercé une très grande influence dans le milieu philosophique, mais il serait erroné de ramener toutes les appréciations du postmoderne à une telle opposition. Il serait facile à montrer, par exemple, que Lyotard lui-même est loin de maintenir une position purement pro-postmoderne. Il existe en réalité tout un éventail d'appréciations possibles, et celles-ci peuvent être morales, politiques, esthétiques, sociologiques ou philosophiques, variant sensiblement selon la description fournie de la postmodernité. C'est une stratégie relativement répandue, par exemple, de distinguer divers aspects du postmodernisme et de porter un jugement indépendant sur chacun d'eux. Ce qui produit un amalgame d'appréciations irréductible aux catégories massives de *pro-postmoderne* ou d'*anti-postmoderne*. Ceci étant, les appréciations du postmodernisme, à quelque niveau qu'elles se situent, dépendent de la délimitation nette des phénomènes postmodernes et sont donc imbriquées dans la logique catégorique et l'approche monolithique dont il était question dans le paragraphe précédent. Elles supposent aussi une logique synthétique des jugements de valeur dans la mesure où il est le plus souvent question de porter un jugement normatif sur la totalité des pratiques regroupées sous la catégorie du postmoderne ou sous telle ou telle sous-catégorie.

Dans les trois cas, il n'est question ni d'une présupposition partagée, ni d'une simple idée erronée qu'il suffirait de corriger. Les querelles sur le postmoderne s'engendrent dans des coordonnées conceptuelles gouvernées par une logique historique, sociale et normative. Ainsi, l'antinomie autour de la continuité historique repose sur une historiographie verticale qui comprime l'axe horizontal de l'histoire. La dispute sur la nature du postmodernisme dépend d'une logique monolithique du monde social où chaque concept est censé recouvrir la société dans son ensemble ou au moins tout un secteur de la société (comme l'esthétique ou la philosophie, ou encore l'art new-yorkais ou la philosophie française de l'après-guerre). Enfin, les longs débats sur l'appréciation de la postmodernité relèvent d'une logique synthétique des jugements normatifs dans la mesure où ils mobilisent un système de valeurs pour évaluer une catégorie socio-historique dans son ensemble, que ce soit une époque, une pratique culturelle ou un mode de pensée. Somme toute, et c'est ce à quoi nous voudrions en venir, les coordonnées conceptuelles qui ordonnent de tels débats réalisent une opération socio-intellectuelle fort importante, car elles alimentent des controverses renouvelables à l'infini et prédisposent le champ théorique à des prises de position communautaires ou tout à fait individualisées. Autant

dire que ce n'est pas du tout par hasard si le débat postmoderne ne s'est pas encore résolu. Si aucun fait objectif n'est à même de le clore, et si la perspective d'un seul agent historique n'a toujours pas pu s'imposer sur la majorité des intervenants, ce n'est pas parce que la solution de la question postmoderne reste encore à trouver (voilà un des mythes qui sert justement à prolonger la controverse !). C'est plutôt que les coordonnées conceptuelles du débat prédisposent un champ de réflexion où les intervenants prennent des positions qui existent comme en pointillés. Que l'on annonce sous quelque forme que ce soit une datation plus précise, une nouvelle série de caractéristiques décisives ou une appréciation plus ajustée de la situation contemporaine, on ne fait que déployer des possibilités logiques inhérentes aux coordonnées étudiées ci-dessus. Et celles-ci continuent à solliciter de nouvelles interventions en fournissant tous les éléments nécessaires à des réponses qui paraissent novatrices. Force est donc de reconnaître que s'il n'y a pas de vérité historique ou théorique qui fonde le débat postmoderne, ou qui serait à même de le porter à terme, c'est en partie à cause de la vérité pratique de la controverse, à savoir la manière dont elle continue à mobiliser des intervenants.

gabriel.rockhill@villanova.edu

---

[1] Il serait intéressant, par exemple, d'étudier les liens étroits entre le concept de postmodernisme et le marché des livres et des revues en examinant le rôle du logo postmoderne dans le marketing et la vente des publications, notamment dans le monde anglophone.

[2] *Against Postmodernism : A Marxist Critique* (New York : St. Martin's Press, 1989), 1. La bibliographie établie par Deborah L. Madsen confirme très largement l'impression de Callinicos. Alors que 41 pages suffisent pour les références bibliographiques avant 1980, la période 1980-1989 requiert 270 pages (*Postmodernism : A Bibliography, 1926-1994* (Amsterdam et Atlanta : Editions Rodopi B.V., 1995)).

[3] Nous renvoyons à ce propos aux usages du terme relevés par Margaret A. Rose dans son ouvrage *The Post-Modern and the Post-Industrial* (New York : Cambridge UP, 1991).

[4] Étant donné le nombre grandissant de publications dans ce domaine, contentons-nous de renvoyer aux bibliographies établies—mais déjà datées—par Ihab Hassan, David Harvey et Deborah Madsen : *The Postmodern Turn : Essays in Postmodern Theory and Culture* (Columbus : Ohio State UP, 1987) 235-256 ; *The Condition of Postmodernity : An Enquiry into the Origins of Cultural Change* (Oxford : Basil Blackwell, 1989) 360-367 ; *Postmodernism : A Bibliography, 1926-1994*.

---

[5] Cette lutte a sa propre historicité. Si elle remonte à la fin du XVIIIe siècle, elle a pris des proportions gigantesques depuis le milieu—et surtout le dernier tiers—du XXe siècle.

[6] Nous ne faisons aucune distinction ici, comme il est parfois de mise, entre *postmoderne*, *postmodernisme*, et *postmodernité*.

[7] La thèse de Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant sur l'impérialisme culturelle de la vulgate conceptuelle américaine est définitivement trop schématique. Mais l'article où ils la présentent reste d'un intérêt général et a le mérite de mettre le doigt sur cet aspect du débat (« The Cunning of Imperialist Reason », *Theory, Culture & Society*, vol. 16, n° 1 (1999), 41-58).

[8] « La pensée postmoderne et la criminologie », *Criminologie*, vol. XXVI, n° 1 (1993) 82.

[9] *Against Postmodernism*, 9.

[10] Charles Jencks célèbre pour sa part la multiplicité de définitions attribuées au postmodernisme (« Foreword », dans *What Is Post-Modernism ?* (Londres : Academy Editions, 1986) 2-9), et Ihab Hassan voit dans le flou sémantique du terme *postmoderne* la source des débats passionnants à son propos (*The Postmodern Turn*, 87).

[11] *Against Postmodernism*, 4-5.

[12] *Against Postmodernism*, 12-13.

[13] Entendons par « dimension horizontale de l'histoire » tout ce qui a lieu à un moment donné, tout ce qui se situe au même point sur l'axe vertical de la chronologie historique.

[14] On a fait très largement usage des distinctions suivantes : le potentiel et l'actuel, les propriétés primaires et les propriétés secondaires, la partie et le tout, l'avant-garde et l'arrière-garde, l'évolution d'une forme attestée et l'apparition d'une forme novatrice, etc.

[15] Consulter notamment *Against Postmodernism*, 9.

[16] Voir « Unending Modernity », dans *Modernism as a Philosophical Problem* (Oxford : Blackwell Publishers, 1999) 168-179.

[17] *Malaise dans l'esthétique* (Paris : Galilée, 2004) 60 (voir aussi p. 93, 127-128 et *Le partage du sensible : Esthétique et politique* (Paris : La Fabrique-éditions, 2000) 26-45.

[18] D'autres dates ont parfois été proposées par les mêmes auteurs, comme en témoigne la proximité entre la position de Mandel et celle de Jameson dans un texte publié par ce dernier en 1988 : « Postmodernism and Consumer Society », dans *The Cultural Turn : Selected Writings on the Postmodern, 1983-1998* (Londres : Verso, 1998) 1-20.

[19] « The Death of Modern Architecture », dans *The Language of Post-Modern Architecture* (Londres : Academy Editions, 1977) 9. Une telle précision fait défaut dans son ouvrage *What Is Postmodernism ?* (1986) où il se contente de dire que la mort de l'architecture moderne avait déjà commencé en 1968 (15), sinon autour des années soixante (23). La

définition du postmoderne qu'il y propose fait croire d'ailleurs que quelques traits modernes continuent à survivre à l'âge postmoderne : « la continuation du Modernisme et sa transcendance » (7 et 15).

[20] Voir notamment Jürgen Habermas, *Le discours philosophique de la modernité : Douze conférences* (Paris : Gallimard, 1988) ; Alain Touraine, « Les post-modernismes », dans *Critique de la modernité* (Paris : Librairie Arthème Fayard, 1992) 239-250 ; Gianni Vattimo, « Nihilisme et post-moderne en philosophie », dans *La fin de la modernité : Nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne* (Paris : Seuil, 1987) 169-185.

[21] *Looking Awry : An Introduction to Jacques Lacan through Popular Culture* (Cambridge : The MIT Press, 1992) 141-143.

[22] Cet article a été repris dans *The Postmodern Turn*, 84-96.

[23] *The Postmodern Turn*, 90.

[24] Nous renvoyons à Charles Jencks, *What Is Post-Modernism ?* et à David Harvey, « Postmodernism », dans *The Condition of Postmodernity*, 39-65.

[25] Voir « Schismatic Post-Modernism Is Late-Modernism », dans *What Is Post-Modernism ?*, 38-45.

[26] *What Is Post-Modernism ?*, 38.

[27] Consulter notamment *Le discours philosophique de la modernité* ; « Modernity Versus Postmodernity », *New German Critique*, vol. 22 (hiver 1981) 3-14 ; « The Entwinement of Myth and Enlightenment : Re-Reading Dialectic of Enlightenment », *New German Critique*, vol. 26 (printemps/été 1982) 13-30.

[28] *Éthique de l'interprétation* (Paris : La Découverte, 1991), 14. Notons que la notion de postmodernité n'est un concept périodisant que dans les premiers écrits de Lyotard sur le sujet.

[29] Cet argument se trouve notamment dans « Habermas and Lyotard on Postmodernity », dans *Essays on Heidegger and Others* (Cambridge : Cambridge UP, 1991) 164-176.

[30] *Éthique de l'interprétation*, 21.

[31] *Éthique de l'interprétation*, 22-23.